

XYZ. La revue de la nouvelle

Cycle pub Le cycle

Nicolas Tremblay



Number 81, Spring 2005

Nouvelliers bretons

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/3361ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Tremblay, N. (2005). Cycle pub : le cycle. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (81), 83–87.

Cycle pub

Nicolas Tremblay

Le Cycle pub est l'histoire d'un homme nouveau et moderne. Une série de dix nouvelles qui dévoile sa pathétique nudité, son insignifiance qui lui colle à la peau comme un vêtement usé. Entre deux respirations, cet homme s'abreuve au sens désincarné d'une publicité qui le phagocyte. Passif, amorphe, il se regarde dépérir; ses rêves lui sont fournis par une boîte d'images électriques occupée à ronger son squelette. Il ne sait pas que ce qui lui procure sa joie morbide est à l'origine de sa propre dégénérescence vers un état premier et larvaire.

«Le cycle» est la septième nouvelle du cycle à paraître dans XYZ.
La revue de la nouvelle.

Le cycle

L'espace de l'être de l'homme, c'est sa tête. Tout s'enregistre là, derrière la vitrine de ses yeux. Le reste du corps n'est que sondes ou antennes vulgaires, excroissances charnues. L'expression «avoir toute sa tête» devrait signifier n'avoir rien d'autre qu'elle, être nulle part ailleurs qu'en soi, être un étant détaché de toute réalité matérielle et occupé que de son esprit.

Kakouriss

Autour d'un corps inerte, couché à plat ventre sur le sol, deux hommes s'affairent à baisser la fermeture éclair d'un gros sac de plastique transparent. Ils portent un survêtement de matière semblable, une cagoule comprime leurs oreilles, et les extrémités de la combinaison épousent la forme des doigts et des pieds. De grosses lunettes sucent l'air autour des yeux et un

masque à filtres purifie l'air à respirer. Chacun de leurs mouvements produit un son de matière rigide froissée, l'agitation gêne les vêtements. Ils ont complètement ouvert le sac long de deux mètres et large de un mètre sur le sol, le côté supérieur a été déplié sur la gauche. Le cadavre gisant à droite, les deux hommes n'ont qu'à l'empoigner, un par les épaules, l'autre par les pieds, et à lui faire effectuer une rotation de 180 degrés vers la gauche pour l'enfiler dans le sac. Avant de le fermer, ils ajustent les membres roidis dans la bonne position, les jambes dépliées et les bras le long du corps, la tête regardant en avant (c'est-à-dire en l'air puisque le corps est couché), pour que rien ne dépasse et ne bloque le glissement de la fermeture éclair. Une fois cela exécuté, ils saisissent les poignées, situées aux deux coins du sac et qui joignent les deux faces que sépare la cicatrice métallique, soulèvent le paquet lourd de quelque cinquante kilos, sortent de l'appartement, descendent les neuf étages par les escaliers et quittent l'immeuble. Le retour à la morgue se fait tranquillement et dans le silence. Au cœur d'un embouteillage, les sirènes de l'ambulance se taisent, on n'entend que le mouvement régulier de l'eau balayée par les essuie-glaces sur les côtés du pare-brise embué.

Dans l'appartement du cadavre, où une lumière de jour diminuée, presque noire, très opaque, est filtrée par de rares fenêtres sales, reste un inspecteur de police occupé à prendre des notes. Il a une lumière au front, attachée à une bandoulière qui fait le tour de sa tête, et une cigarette au bec dont la fumée, immobile, reste collée à son aura lumineuse à cause de la saturation de l'air, complètement vicié. Il observe la silhouette du cadavre à ses pieds, tracée à la craie sur le tapis poussiéreux. C'est comme un fossile imprimé dans la roche. Il note cette pensée dans son calepin, sous le faible éclairage de sa lumière frontale. La fumée de sa cigarette lui tire une larme, elle s'écoule à la jonction des paupières presque closes de son œil droit. À quelques pas à gauche du cou du cadavre (deux lignes parallèles se rejoignant d'un côté en formant une espèce d'ovale et, de l'autre côté, présentant des ramifications plus complexes, ces lignes, d'égale

longueur, s'éloignent d'abord dans un sens opposé et symétrique en créant un angle droit, puis entreprennent une danse sinueuse pour se rejoindre à la croupe ; la forme est finie et fermée) reposent deux pointes acérées raboutées à un cordon sortant du ventre d'un téléviseur mental. L'appareil a été posé sur une petite bibliothèque vide de livres ; seule une pierre repose sur la deuxième et dernière tablette. Un fil sort d'une prise électrique, au bas du mur, derrière le meuble, et se dirige vers la télévision dont l'écran, désormais inutile depuis qu'on a converti illégalement la boîte d'images, est cassé et dont le verre fissuré et morcelé s'entrouvre sur des plaques conductrices de courant électrique et des tubes internes. Quand l'inspecteur se penche pour débrancher la fiche d'alimentation du mur, un filament bleu, électrique, lui pince les doigts de la main droite qui resteront engourdis (c'est à peine douloureux) pendant encore une vingtaine de minutes. Après avoir enroulé et attaché les deux fils, il prend la télévision, se la met sous le bras et quitte l'appartement. Il dépose son paquet sur le siège avant, côté passager, de sa grosse berline. Les fenêtres embuées bloquant sa vue, l'inspecteur doit attendre avant de partir que la voiture se réchauffe et chasse le froid qui le transit jusque sous la peau, à l'intérieur de ses os. Le picotement qu'il ressent aux doigts lui procure une chaleur reconfortante bien que très localisée. Il se concentre sur cette zone de son corps, tasse son cerveau sous ses ongles.

D'une dimension lilliputienne, l'être de l'inspecteur, ramassé sous les ongles des doigts de sa main endolorie, a coupé ses liens avec une partie de ses organes sensibles. Sous son crâne, là où son esprit ancre habituellement sa masse, plus aucune image ne se reflète. Les tympanes continuent de battre inutilement. La tête est un bocal vide. Les antennes sensibles s'activent en pure perte comme dans l'histoire du bruit de l'arbre tombant dans la forêt qui, parce que personne n'est là pour le percevoir, se transforme en silence, son antithèse. Enfin, la respiration du corps se régularise, l'air échappé des poumons forme à répétition une petite buée à la commissure des lèvres, monte et meurt en se dispersant autour du crâne et en se cognant contre le plafond de tôle de la

voiture. L'être spirituel de l'inspecteur, émigré sous les ongles, s'ankylose, la pulsation sanguine qui le berce l'endort progressivement. Complu dans cette posture charnelle et érotique, il s'incrute dans les nerfs de la peau et, pendant un instant, jouit de cette condition végétative guidée par la seule sensation tactile de la main. À ce moment-là, des ondes hertziennes circulant dans l'air enveloppent le corps de l'inspecteur et l'automobile. Tout autour d'eux, comme un énorme filet refermé sur la métropole, courent des fils électriques, des câbles téléphoniques et télégraphiques, dans le sol, sur les toits et les poteaux. Tandis que les caniveaux et les égouts charrient sous terre les excréments des hommes, leurs déchets et leurs restes immondes et composites (des tas de chair, de tissus, de viscères, d'os, ainsi que des bouts de corps trépassés, des moignons de cadavre), le réseau d'ondes et de flux électriques déverse des émissions d'images, de sons et d'énergie sanguine dans les habitations. Les machines infusées s'activent alors. Les télévisions animent leurs spectres, les radios parlent, les ordinateurs pensent. Un cœur invisible bat quelque part, assure la vie de tout ce complexe d'éléments techniques.

Alors que la tête de l'inspecteur est comme une citrouille creuse, départie de sa substance ontologique, un esprit étranger, voguant sur les ondes électriques, cherche où se poser, où nidifier. Il profite de l'absence de l'esprit propriétaire pour s'introduire dans le cerveau inactif. L'occupation soudaine du crâne court-circuite le mode d'appréhension du monde propre à l'état immédiatement antérieur et difficilement descriptible de l'esprit usurpateur. Connecté au réseau d'influx nerveux de ce corps étranger, l'esprit se trouve habité de l'intérieur par un concert de perceptions. Il entend rouler le bruit du moteur et le système de chauffage d'une voiture. Derrière les yeux de l'inspecteur, il aperçoit les images d'un pare-brise, d'un tableau de bord et d'un volant sur fond de ruelle sombre, passant entre une série d'immeubles, comme un ravin creusant le béton, images enfin qui sont projetées probablement sur une quelconque surface plane interne, un écran situé entre deux pédoncules cérébraux. Les doigts de la main endolorie sortent alors de leur inertie, le bras

entier bouge et conduit les cinq bâtons de chair et d'os sur le visage de l'inspecteur, lui couvrant les yeux et le nez. L'index qui appuie sur l'œil gauche — la pression exercée enfonce la boule globuleuse dans l'orbite — sécrète une matière pâteuse bleutée, provenant de sous l'ongle. La substance s'infiltre dans la béance créée derrière les paupières par le recul de l'organe de la vue, enrobe, en suivant les méandres du réseau crânien, le cerveau, puis l'imbibe. Pendant ce temps, dans un effet de transvasement, un liquide tout aussi pâteux mais rougeâtre coule de l'oreille droite de l'inspecteur en suivant la forme du lobe, puis en descendant tranquillement le long du cou. Il longe le corps et descend jusque sur le siège de la voiture en empruntant une forme serpentine de plus en plus compacte. Après quelques mouvements de reptation, la chose arpente le téléviseur mental, couché sur le dos, à côté de l'inspecteur, et se love à l'intérieur de la caisse éventrée, en se repliant sur elle-même comme des intestins. À cet instant, la voiture s'engage dans la ruelle, en plein cœur du ravin.

Au poste de police, l'inspecteur ouvre la porte d'une pièce sise au bout d'un couloir sombre où des néons fatigués crépitent. Des téléviseurs mentaux sont empilés les uns sur les autres. Sans trop se soucier du rangement, il y laisse le téléviseur ramassé dans l'appartement du cadavre. Il a identifié l'objet avec un ruban collant sur lequel il a écrit au feutre le code du dossier. L'esprit usurpateur est toujours incrusté dans l'appareil, le parasite a épousé la matière métallique et froide comme les os d'un animal préhistorique s'imprègnent dans une roche souterraine. Quand il se plantera les fiches du téléviseur dans le cou demain matin, devant un café, l'inspecteur pourra visionner, avec un peu de chance, les dernières heures de vie du cadavre de l'appartement. En espérant que l'esprit saisi soit le bon, évidemment. Ce qui lui permettrait de classer et d'archiver rapidement l'affaire.